

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Texte et dessins de Jean OBERLÉ

André Gide fait son entrée à la Comédie Française au cours d'un gala fort brillant dont la moindre attraction ne fut pas son entrée, en habit, les épaules couvertes d'un manteau en poil de chameau, sa tête de vieille chinoise coiffée d'un étrange chapeau en taupé noir. Ce personnage assez diabolique promettait plus qu'il n'a tenu. Hormis le gala, le spectacle était assez décevant. Il faut dire que cette admirable salle du Théâtre Français, avec son foyer et ses couloirs somptueusement ornés de chefs-d'œuvre, se prête au luxe. Le Tout-Paris était là, comme on dit. Et tout le corps diplomatique, et dans leurs avant-scènes, face à face, le jeune ministre de l'Éducation nationale et le Président de la République, à qui le conflit entre le Pape et les Francs-Maçons devait rappeler les luttes héroïques d'avant 1914, pour la laïcité et la séparation de l'Église et de l'État. Personnellement, j'étais surtout intéressé par le premier rang du balcon où le secrétaire général du Théâtre Français, reprenant une idée de Gabriel Astruc à l'inauguration du Théâtre des Champs-Élysées, avait rangé les plus jolies et les plus élégantes femmes de Paris. Coup d'œil exquis, « salle » splendide, comme aux plus beaux jours des ballets russes, tout cela ronronnait d'aise.

Hélas, la pièce tirée par André Gide de son livre « Les Caves du Vatican » a déçu. Elle a perdu le parfum subtil qui faisait le charme de cette « sortie », qui, à la scène, est devenue une farce. Une sortie est une pièce, n'importe quel Larousse vous le dira, dans laquelle les personnages sont tous censés être fous ; une farce est une bouffonnerie, une pièce d'un comique assez bas. Autant dire — je ne sais si telle était l'intention d'André Gide — que sa pièce est plus vulgaire que son livre. C'est, en tout cas, l'impression qu'elle donne. En outre, elle a le défaut grave d'être assez ennuyeuse, d'une écriture filandreuse, quoique précieuse, d'un ton assez démodé comme ces entrées de métré 1900 que l'on conserve parce qu'elles sont singulièrement tarabiscotées. Je ne parle même pas de la futilité du sujet à l'époque où nous vivons ; mettons que l'on considère cela comme une rétrospective. Et puis, c'est très long. André Gide a très assidûment assisté à de très nombreuses répétitions. Je m'étonne qu'il ne se

soit pas aperçu que sa pièce était beaucoup trop longue. En plus, il y avait ajouté un dénouement nouveau : Lafcadio épousait très bourgeoisement Geneviève. Cette concession — ou cette transformation d'un caractère si rigide — pouvait surprendre, sinon étonner. Là-dessus arrive le gala. Dès le lendemain, André Gide raccourcit sa pièce de cinquante minutes, supprime plusieurs scènes et change ce dénouement imprévu : Lafcadio n'épouse plus Geneviève, mais consent à essayer avec elle une idylle qui les mènera Dieu — ou le Diable — sait où ! Pour une pièce si longtemps attendue, quel manque de maîtrise ! En somme, ce n'est pas du théâtre et les personnages ne parlent pas un langage de théâtre. Le « Journal » de Gide nous passionne par endroits parce qu'on y voit Gide, qui est un personnage beaucoup plus singulier et attachant que ceux des « Caves du Vatican ». Il y a là, en outre, un fumet de diablerie, un cynisme stupéfiant chez un homme de cet âge et une position d'indépendance vis-à-vis de beaucoup de choses respectables pour la plus grande partie de la société bourgeoise à laquelle appartient André Gide. Mais on ne retrouve aucun de ces motifs d'intérêt dans cette pièce qui n'ajoutera pas grand chose à la réputation de son auteur.

On connaît le sujet, qui est assez mince : des escrocs font croire à des âmes pieuses que le Pape est prisonnier des Francs-Maçons, qui le tiennent enfermé dans les caves du Vatican. Pour l'en délivrer, il faut beaucoup d'argent et les âmes pieuses seront escroquées. Pour un peu, ce serait, personnages et escroqueries, le souvenir de la fameuse Thérèse Humbert, cause célèbre que M. André Gide a dû connaître quand il était jeune.

Les acteurs sont presque tous bons : le jeune Roland Alexandre, engagé à cette occasion, est tout à fait le personnage du rôle, sec, cynique et, en même temps, charmant, avec une silhouette très conforme à ce que nous imaginons de Lafcadio. Il joue bien, dit bien, et a une assurance de vieux routier. Henri Rollan est excellent — je ne l'ai jamais vu meilleur — inénarrable homme de lettres, zozotant, s'écoutant parler, docte et frivole à la fois, avec une voix et une diction tordantes, et tout cela imperturbable.



André Gide

Son succès a été très mérité, il a été la joie de la soirée, qui en comportait peu. Chamarat, en fleur fanée de bénitier, Yonnel, père naturel, mais très digne, de Lafcadio, sont excellents, ainsi que Berthe Bovy, Béatrice Bretty et les deux jolies filles de la pièce, Renée Faure et Jeanne Moreau, celle-ci exquise. Malheureusement, le rôle important de Protos eut réclamé Max Dearly ou Michel Simon, sinon Jouvet. Nous avons Jean Meyer qui y est faible, grimaçant, chargeant outre mesure, parlant trop fort, sans nuances ni finesse. Hélas, ce n'est pas tout : il s'est chargé de la mise en scène, et, à ce sujet, je lui conseille d'aller voir celle que Raymond Rouleau a imaginée pour la pièce de Simenon au Théâtre de l'Œuvre. C'est tout ce que j'en dirai. Heureusement, les décors sont très réussis : ils sont de J. D. Malclès qui avait fait, pour la troupe Grenier-Hussenot, ceux de « Liliom » et des « Gaités de l'Escadron ». Non seulement, ils sont pleins d'invention mais, techniquement, ils se prêtent à des changements rapides sans lesquels la pièce s'étirerait encore davantage en longueur. Le décor du train en marche est très amusant, et ceux de la colonnade Saint-Pierre de Rome, ainsi que celui de la chambrette de la donzelle sont charmants. Il faudrait à la Comédie Française une ou deux vedettes consacrées par le cinéma, qui amèneraient leur public avec elles, une ou deux vedettes de grand talent : Gérard Philippe et Bernard Blier. Mais l'exemple de Raimu n'est pas pour les encourager.